

2 octobre 2015

**journée internationale
pour la non-violence**

**MARCHONS
POUR DIRE**

NON

A LA

VIOLENCE !

Sommaire

04 1. CHOISIR LA NON-VIOLENCE

- 05 **Marcher ensemble :**
De la Marche Blanche au 2 octobre 2015
- 06 **Les marches dans l'histoire**
- 08 **La non-violence :**
entre idéal et méthode d'organisation
- 09 **Désobéir aux règles, une bonne idée ?**
- 10 **On ne devient pas non-violent du jour à l'autre**
- 11 **Au lycée : Tous acteurs et tous victimes**

12 2. COMPRENDRE LES VIOLENCES

- 13 **La violence :** un symptôme du dysfonctionnement de la société
- 14 **Quartiers populaires = quartiers violents ? Mon œil.**
- 15 **Un repas citoyen pour comprendre les racines de la violence**
- 16 **Travail et chômage :**
les deux peuvent être des formes de violence
- 17 **L'enfance de la souffrance :**
un rapport des pédiatres de la Villeneuve
- 18 **Les enfants perturbateurs, les méthodes qui marchent**
- 19 **Source de violence :** Jeux vidéo permettent-ils de canaliser nos pulsions violentes ?
- 20 **Les jeux vidéo ne sont pas la cause directe de violence**
- 21 **Le secourisme :**
Travailler ensemble pour tous dire non à la violence !

22 AVANCER GRÂCE AU CONFLIT

- 23 **N'ayons pas peur du conflit**
- 24 **Sortir de la violence par le conflit :**
le livre de Charles Rojzman, une clé pour avancer
- 25 **Progrès social**

27 AGIR SUR LA PAIX

- 28 **Les Atelier Agir Pour La Paix, un début à Échirolles**
- 30 **Refusons le rôle de victime, une rencontre avec Paul Mbikayi, ambassadeur de tolérance aux Pays-Bas**
- 31 **Contre la non-assistance : On agit, on s'exprime !**
- 32 **Si on sème dans nos vies :**
un atelier d'écriture du 2 octobre 2014
- 33 **Deux femmes, un combat**

34 CONSTRUIRE ENSEMBLE

- 35 **Partir pour s'inspirer d'ailleurs : Roadtrip en Europe**
- 37 **Quelle justice, quelle police pour faire république ?**
- 38 **Rencontre avec un flic de proximité**
- 39 **Justice réparatrice**

La journée du 2 octobre se réalise grâce à un travail d'équipe entre 5 collectifs de l'agglomération de Grenoble. Les valeurs centrales qui les unissent sont la paix, le respect dans la différence et la tolérance pour lutter contre les violences.



Marche Blanche • Collectif créé par les familles et habitants du quartier après le drame d'Échirolles en 2012 concernant Sofiane et Kévin.



Agir Pour La Paix • À l'initiative de jeunes citoyens et citoyennes, des ateliers hebdomadaires ont été mis en place dans différentes communes.



Villeneuve Debout • Association créée suite aux événements violents de 2010 à la Villeneuve de Grenoble. Elle vise à susciter l'expression des habitants, être un acteur de la vie de quartier, de réfléchir, partager et améliorer ensemble, et de valoriser l'action des associations.



Modus Operandi (Modop) • Modop défend l'idée qu'il faut faire de la place dans notre société pour traiter les questions qui font conflit, autrement que par une approche sécuritaire qui peut apporter provisoirement de l'ordre mais certainement pas la paix.



École de la Paix • L'École de la paix travaille pour la promotion d'une culture de la paix et du vivre ensemble, dans nos quartiers jusqu'aux territoires les plus lointains.

Vous pouvez consulter tous les articles dans leur version actuelle ou plus longue, ainsi qu'un repère de ressources pour aller plus loin sur ces deux sites Web : www.irenees.net et www.noviolence.fr

MARCHER

ÉDITO

Le 2 octobre 2012, un formidable élan a réuni à Échirolles des citoyens de tous âges, de toutes origines, de tous les quartiers de l'agglomération grenobloise. Cet élan répondait à une violence inouïe, incompréhensible. Une violence qui avait tué deux jeunes Échirollois — Sofiane et Kevin — quelques jours auparavant. La grande Marche Blanche, organisée spontanément, a alors été une réponse non-violente et réussie. 20 000 personnes, vêtues de blanc, ont marché silencieusement avec la détermination de crier : Plus jamais ça !

Aussi, à la dispersion de cette marche, il était demandé à tous les participants, notamment par les parents des victimes, de ne pas en rester là : continuons la marche de la non-violence !

Depuis lors, une dynamique a été lancée. Les deux quartiers premiers concernés, les deux Villeneuve (Échirolles et Grenoble) se sont associées pour créer une sensibilisation à tous les niveaux autour de la non-violence, sachant que tout le monde, tous les milieux, sont concernés.

Le 17 juin 2014, devant une salle comble au musée de Grenoble — autour de la famille et des amis de Kevin et Sofiane — une première réflexion a été lancée pour comprendre et agir sur la violence. Cette soirée a aussi permis à chacun de se demander : « Comment je suis concerné et qu'est-ce que je peux faire ». Ce jour-là a été lancée l'idée de faire du 2 octobre une journée consacrée à la non-violence sur l'agglomération de Grenoble. Le 2 octobre est aussi par pur hasard, la journée internationale pour la non-violence.

Mais c'est aussi entre chaque 2 octobre qu'il faut agir, afin d'étendre au maximum cet élan, mieux comprendre les mécanismes de la violence et approcher cette dynamique de la non-violence. Ce livret présente à la fois un certain nombre d'explications sur ce mouvement contre la violence, et les actions entreprises ici et là autour de nous. C'est une proposition à chacun de nous.



PIERRE RAYNAUD
Marche Blanche d'Échirolles

MARCHONS POUR DIRE NON A LA VIOLENCE! Comité de rédaction : Anne Badot, Martine Borgeon-Rigollier, André Cabrera, Claske Dijkema, Cindy Drogue, Patrick Garcia, Alain Manac'h, Julie Neelin, Maud Rizi, Maïssane Zitouni • **Contributions :** Joachim Boukdir, Ayoub & Nabil Errabai, Paul Mbikayi, Herrick Mouafo • **Illustrateurs :** Gwenaël Manac'h, Zohra, Jubilé, lycée Argrouge, Martine Borgeon-Rigollier • Et un gros remerciement à tous ceux qui ont participé à réaliser ce magazine !

01

CHOISIR LA NON- VIOLENCE

Marcher ensemble :
De la Marche Blanche au 2 octobre 2015

Si la Marche Blanche en 2012 a eu un énorme effet, c'est grâce aux concitoyens qui se sont réunis pour dire non à la violence, portant le même besoin de comprendre, la même certitude que la violence ne peut pas être la réponse et qu'il faut agir collectivement pour rompre l'impuissance individuelle.

Ils s'investissent

Les collectifs regroupent beaucoup de personnes partageant la même envie de s'engager le 2 octobre, pour des raisons différentes et personnelles. Tout au long du magazine, retrouvez les différents parcours qui les ont amenés à se mobiliser.

RACHID

« Nous, amis de Kevin et Sofiane, avons décidé de partager les valeurs qu'ils nous ont transmises.

Ainsi, on s'associera au collectif Marche Blanche d'Échirolles pour faire du 2 octobre de chaque année, un moment de réflexion et d'action contre la violence. Nous aurons ainsi l'occasion de montrer que la diversité est source de richesse. »



ARIANE

« Le collectif Villeneuve Debout a rejoint la Marche Blanche, partageant la même douleur, frappé de la même sidération. »

ALICIA

« Mon investissement dans cette journée extraordinaire du 2 octobre est d'abord un engagement familial et personnel. En effet, après avoir perdu mon cousin Sofiane le 28 septembre 2012, j'ai automatiquement été active au sein du collectif marche blanche. La lutte contre la violence est un combat personnel tant bien avec les autres qu'avec soi-même. C'est aussi un combat citoyen. Je me demandais quel serait mon rôle, en tant que citoyenne française, dans cette lutte. J'ai trouvé mes réponses et ma place dans les collectifs Marche blanche et Agir pour la paix. »

NABIL ERRABAI

« À 20 ans j'ai enterré 3 personnes le même jour. Nous aurions voulu nous rassembler dans l'espace public comme ça a été le cas récemment à Saint-Martin-d'Hères, mais nous avions peur de représailles et nous étions sans moyens. Je me sentais seul. Je pensais que la mairie allait agir mais ils n'ont pas cherché à comprendre. C'était en 2007. La mort de Kevin et Sofiane 5 ans plus tard m'a rappelé cette période. La mère de Kevin, Aurélie, est la pédiatre de mes enfants. Je suis allé la voir et elle m'a parlé du collectif Marche Blanche. »

MOUNIRA DABAJI

« Parce que je suis une maman qui a élevé trois enfants et parce que j'ai la chance aujourd'hui d'avoir deux petites filles, je m'investis devant la douleur des parents de ces deux jeunes, Kevin et Sofiane qui ont perdu la vie trop tôt. Je m'engage aujourd'hui pour porter haut les valeurs communes des gens qui sont avec moi dans cette démarche, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité. Je mesure la chance que j'ai eu en ayant élevé trois garçons dans un quartier sensible et de les voir être devenus des hommes aujourd'hui, des hommes qui à leur tour ont donné la vie. C'est donc tout naturellement et avec mon cœur que je donne un peu de moi à cette cause. »



Les points de départ
de "Marchons"

Ce journal sort le 2 octobre

C'est le jour de la marche blanche de 2012 mais aussi la journée internationale pour la non-violence. Depuis 2014, c'est aussi un rendez-vous annuel pour partager, réfléchir, marcher et même courir ensemble.

C'est le fruit d'un travail collectif

Des ateliers de réflexion et rédaction collective ont eu lieu chaque semaine à partir de février pour mettre par écrit le fruit de nos pensées.

Il s'intéresse à quelle violence ?

La violence peut prendre de multiples formes comme nous le verrons dans la rubrique « comprendre les violences ». Le choix de s'intéresser particulièrement aux violences qui touchent la jeunesse est motivé par le drame d'Échirolles.

Il est écrit à partir des quartiers mais pas pour les quartiers

Cette réflexion qui dit non à la violence a été impulsée depuis les quartiers des deux côtés de la rocade Sud de Grenoble, mais elle ne s'y limite pas. Elle nous concerne tous en tant que citoyens.

Il donne une place au débat

Chacun a quelque chose à apporter : homme, femme, jeune, vieux, qu'importe son origine, son éducation ou son salaire. Dans ce magazine, une place est donnée à la parole des gens confrontés quotidiennement à des formes différentes de violence, et favorise le débat des idées.



Les marches dans l'Histoire : L'Humanité qui se mobilise

La Marche Blanche s'inscrit dans une longue histoire : le rassemblement de personnes qui réclament un changement, une mobilisation ou une dénonciation.

« Le silence est complice, il faut arrêter d'être spectateur et devenir acteur »

1930



LA MARCHÉ DE SEL DE GANDHI (Marche pour obtenir l'indépendance du pouvoir colonial)

Sous le joug colonial, les Indiens étaient obligés de payer des taxes sur le sel, extrait de leur sol. Le 12 mars 1930, Mohandas Gandhi entame une « marche du sel » en vue d'obtenir l'indépendance de l'Inde. Après un parcours à pied de 386 km, Gandhi arrive au bord de l'océan Indien et recueille dans ses mains un peu de sel. Sur la plage, la foule grandit et celle-ci imite Gandhi. Les Britanniques jettent plus de 60 000 personnes en prison. Cet acte montre la violence du système colonial.

1963



LA MARCHÉ POUR LES DROITS CIVILS DE MARTIN LUTHER KING (Marche pour l'égalité et la liberté)

Marche qui débute à Washington et finira au Lincoln Memorial. Marche faite par des défenseurs des droits civiques, syndicats et organisations religieuses. Entre 20 000 et 30 000 personnes y ont participé. Martin Luther King prononce son fameux discours le 28 août 1963 « I have a dream » (« je fais un rêve »). Il parle de non-violence et de lutte contre la ségrégation raciale et pour la paix.

1983



LA MARCHÉ POUR L'ÉGALITÉ ET CONTRE LE RACISME

Elle s'est déroulée en France du 15 octobre au 3 décembre 1983. C'est la 1^{re} manifestation nationale de ce genre en France. Elle est organisée en réaction aux affrontements opposant policiers et jeunes dans le quartier des Minguettes à Vénissieux (banlieue Lyonnaise) en 1983. Un jeune Toumi Djaïdja est grièvement blessé et 5 personnes tuées. Cette longue marche s'inspire du moyen d'action de Martin Luther King. Son but : dénoncer les crimes racistes et obtenir l'égalité des droits pour les immigrés et leurs enfants.

2012



MARCHÉ BLANCHE ÉCHIROLLES (En mémoire de SOFIANE et KEVIN)

La marche blanche d'Échirolles a eu lieu le 2 octobre 2012 suite à la mort violente de 2 jeunes Échirollois. Ce jour là, plus de 20 000 personnes ont entouré les familles et proches des 2 victimes. Leur devise « Plus jamais ça ».

2015



MARCHÉ BLANCHE DE ST-MARTIN-D'HERES (En mémoire de LUC POUVIN)

La marche de St-Martin-d'Hères a eu lieu dimanche 28 juin 2015 suite à l'assassinat d'un jeune homme de 19 ans, Luc Pouvin, place Étienne-Grappe par un tireur d'arme à feu. Ce meurtre a ébranlé les habitants de toute l'agglomération grenobloise.

Rappelons-nous que ce ne sont pas toutes les marches qui prônent la non-violence. La Marseillaise nous le rappelle avec « Aux armes citoyens ». Certaines sont organisées pour dénoncer des violences, comme récemment à Saint-Martin-d'Hères, et la marche républicaine le 11 janvier à Paris. D'autres sont organisées pour rétablir un rapport de force et obtenir des revendications précises, telle que la marche de Gandhi.

La non-violence : entre idéal et méthode d'organisation

Le terme non-violence peut être compris de façons différentes : pour dire non à la violence, comme une ligne conductrice en termes de comportement, comme une stratégie d'action pour rétablir un rapport de force, etc.

Les grandes figures de la non-violence

La non-violence est une démarche particulière de résistance aux injustices présentes dans la vie de tous les jours. Elle permet de refuser la domination d'une personne ou d'un groupe, sans avoir recours à la violence. Gandhi, Abdul Ghaffar Khan, Martin Luther King et Mandela étaient des grandes figures de la non-violence. Ils ont tous lutté contre l'oppression coloniale et le racisme avec des méthodes non-violentes. Cette résistance passe souvent par la non-acceptation des règles qui sont vécues comme injustes. Par exemple, en Afrique du Sud durant l'apartheid, le gouvernement limitait le droit de circuler aux noirs qui étaient obligés de porter des cartes d'identité.

La non-violence à tout prix ? Mandela, comme vous ne l'avez jamais connu

La question de la justification de l'utilisation de la violence pour la « bonne » cause renvoie à un vieux débat philosophique. Nous voulions rappeler ici qu'une des grandes figures de la non-violence, Nelson Mandela, avait prôné la lutte armée à une époque. Ce qui est peu mis en avant dans l'histoire est que Mandela était à l'origine de la création du bras armé du Congrès national africain (CNA), raison pour laquelle il a passé 27 ans en prison. En 1964, il défend l'idée que la violence peut être employée si toutes les formes de résistance non-violente ont été vaines. Et si, dans ce cas, une violence organisée contre des objets stratégiques peut éviter l'explosion de violence entre civils.



Quelle pertinence de la non-violence dans un contexte de bagarre ?

Qu'est-ce que veut dire la non-violence dans le contexte des personnes mortes dans une bagarre ? Quelle pertinence de parler des dominations en Afrique du Sud et en Inde à l'époque ? La non-violence le 2 octobre 2012 consistait à répondre NON à la violence. Au lieu de diriger sa colère, sa douleur et son chagrin en force destructrice capable de générer encore plus de souffrance, la Marche Blanche 2012 a été une impulsion pour transformer la douleur en force constructive, en s'investissant auprès d'un collectif où on se retrouve pour partager des idées et mettre en place des actions pour rompre l'impuissance. Les résultats ? Des demandes entendues par les élus pour revitaliser les mesures de prévention : des moyens pour l'éducation populaire, pour une police de proximité, pour améliorer la réussite scolaire dans les quartiers, pour un soutien aux parents en difficulté (demandes faites le 17 juin 2014).

Caricature faite par Zohra, 22 ans

En février dernier a eu lieu à la ville Fontaine le IV^e Forum national sur la désobéissance citoyenne, une méthode clé des mouvements non violents. Organisé par le mensuel les Zindigné(e)s, le forum avait comme question : « A quoi rêvent les milieux populaires ? ». Le collectif Frères d'Avenir y a pris la parole.

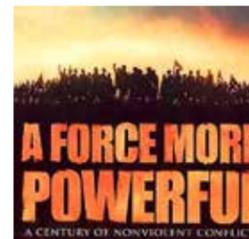


Désobéir aux règles : une bonne idée ?

Ressource pédagogique

Une force plus puissante (DVD)

Le documentaire « A Force More Powerful » raconte un des récits les plus importants du XX^e siècle, jusqu'à présent mal connu : comment un pouvoir non-violent a pu défier l'oppression et l'autoritarisme autour du monde. Des exemples viennent d'Inde, de Nashville au Sud des États-Unis, de l'Afrique du Sud, du Danemark (deuxième guerre mondiale), de la Pologne (Solidarnosc) et du Chili. Le DVD est sous-titré en français.



« Nous entendons par désobéissance civile le mode d'action politique qui consiste à ne pas respecter une règle, une loi parce qu'elles sont perçues comme injustes ou ayant des conséquences négatives sur la société. »

« Ayant grandi dans les quartiers dits « sensibles » des villes de l'agglomération, nous voulons partager notre expérience et non pas parler au nom de toute la jeunesse. Peut-être qu'une partie de la jeunesse est désobéissante parce qu'elle se sent exclue du processus démocratique, ou peut-être qu'elle s'en est exclue elle-même parce qu'elle ne trouve pas d'intérêt à y être ? Cette exclusion peut finir par se traduire par des actes de délinquances, d'incivilités ou de violence. Cependant, en restant dans une position consciente ou inconsciente de désobéissance, les jeunes restent dominés par le système car uniquement en réaction à celui-ci. Ils ne sont donc pas dans la création de leur avenir et ils sont doublement perdants s'ils utilisent la violence pour exprimer leur position. »

L'idée d'une jeunesse qui désobéit aux règles en réaction à des sentiments d'exclusion diverge de la désobéissance civile selon Gandhi : la différence est au niveau de la formulation de revendications politiques claires. La position de Frères d'Avenir c'est ni obéir, ni désobéir mais construire de nouvelles règles.

NABIL ET AYOUB ERRABAI
pour le collectif Frères d'Avenir

On ne devient pas non-violent d'un jour à l'autre

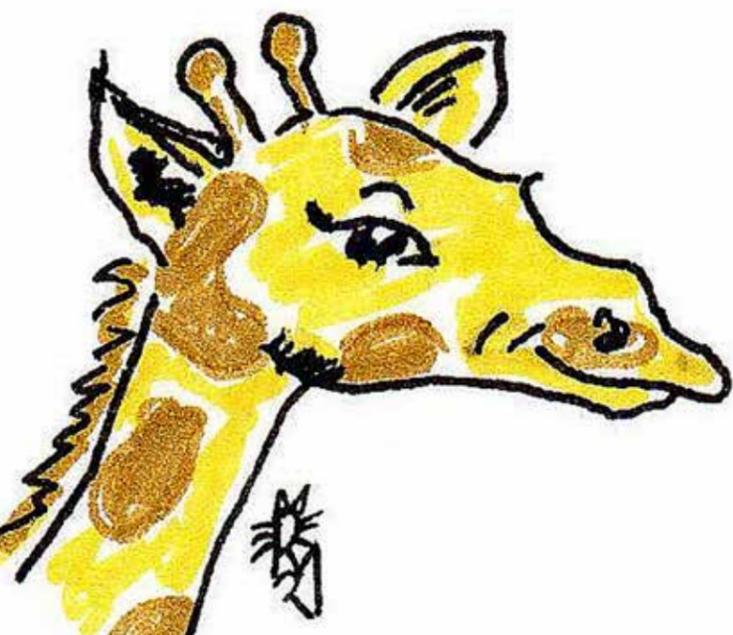
Dans la vie de tous les jours nous sommes sans cesse confrontés à des petits problèmes : des enfants qui n'obéissent pas, un compagnon qui déçoit, un conflit au travail, une personne derrière un guichet qui n'aide pas, un automobiliste qui nous met en danger. La liste est longue. Quelle est notre capacité à réagir en non-violence face à ces défis du quotidien ? La communication non-violente est un début.

La Communication non-violente : le langage girafe

La Communication non-violente (CNV) est une méthode créée par un médiateur américain dans les années soixante, Marshall Rosenberg.

La CNV c'est parler le langage « girafe » : de tous les animaux, la girafe a le plus gros cœur, il voit loin et en hauteur. S'entraîner à cette forme de communication c'est donner plus de place aux pensées « girafe » aux dépens des pensées automatiques « chacal ». Des pensées « chacal » : « il est nul », « elle est insupportable », « je n'arrive jamais à me faire entendre dans un groupe », « c'est toujours comme ça ». Nous sommes de vrais champions pour penser négativement sans même nous en rendre compte !

Des pensées « girafe » : « il a des besoins et n'arrive pas à les dire sans crier », « j'ai de la ressource en moi pour dire ce que je pense », « je peux arrêter de la juger et voir que ma fille est heureuse ». En nous formant, nous nous sommes rendu compte que nous pouvions choisir de penser autrement et que cela nous aiderait à agir différemment.



La CNV passe par 5 étapes :

1. Observer sans juger.
2. Exprimer et comprendre ce qu'on ressent et ce que ressent l'autre.
3. Parler et comprendre les besoins fondamentaux de chaque personne.
4. Savoir demander.
5. Dialoguer sans chercher à gagner sur l'autre.

Un exemple :

Quand nous disons d'habitude sur un ton énervé « tu ne fais jamais rien à la maison », nous pouvons le dire en CNV : « j'observe que tu te lèves de table sans débarrasser, je me sens fatiguée, et j'aurais besoin d'aide, est-ce que tu veux bien m'aider et nous pourrons ensuite passer une bonne soirée ». Apprendre à communiquer ses besoins sans attaquer l'autre permet une meilleure relation.

Pour aller plus loin

La communication non-violente au quotidien

Rosenberg, Marshall B., *La communication non-violente au quotidien*, Jouvence, 2003 : « Propose une méthode qui permet en toutes circonstances d'accroître la qualité de la relation, la compréhension et les rapports entre les personnes ; mais aussi et surtout le respect de nos différences mutuelles. »

Les élèves du lycée Marie-Curie à Échirolles ont réalisé un projet sur la communication non-violente tout au long de l'année 2013 - 2014. Un élève en témoigne lors de la soirée du 2 octobre 2014.

Au lycée : tous acteurs et tous victimes

« **LE** but de ce projet était de nous faire prendre conscience que la violence se vit au quotidien, et que nous étions tous acteurs et tous victimes. Au début nous étions réticents parce qu'on nous l'avait imposé. On se demandait ce que cela allait changer. Certains voyaient cela comme des heures supplémentaires et comme une punition. Mais je pense que cela a été une chance. »

« On nous a demandé ce qu'était pour nous la violence. Nous avons tous pensé à la violence pure et dure : les fusils, les couteaux, les bagarres. Mais au fur et à mesure de l'année nos pensées ont évolué. Ça peut être des gestes, des attitudes, des bousculades, essentiellement des violences verbales que nous considérons comme banales puisqu'on en entend tellement tous les jours qu'on n'y prêtait même plus attention. »

On s'est dit que, pour ne pas être violent, il fallait être bien avec soi-même. Pour être avec bien avec les autres il faut d'abord être bien avec soi-même. À la fin de ce projet, on s'est dit qu'on avait fait quelque chose de bénéfique, et je pense qu'au sein de notre classe, beaucoup de personnes en ont pris conscience. »



Poème

Si l'on sème dans nos vies

Si l'on sème dans notre quartier,
Des cris, des pleurs de la violence,
Qui font place à l'ignorance et la méfiance,
Des frères et sœurs ne seront pas épargnés,
Si l'on sème dans nos villes,
Des moments de joie, d'amour et de solidarité
Des frères et sœurs seront épargnés
de cette violence inutile,
C'est sûr ça fait pas tout mais c'est déjà beaucoup,
Et on avancera plus vite, si on se serre les coudes.

ANONYME



02

LES COMPRENDRE VIOLENCES

L'idée de la violence comme cri, comme signal de quelque chose qui ne fonctionne pas dans la société revient beaucoup dans les discussions autour du 2 octobre. Des pistes sur les racines de violence ont été évoquées : violences dans le système d'éducation, violence des regards, violence des contrôles au faciès, violence du chômage, violence du racisme, violence des jeux vidéo, violence du travail. Cette rubrique propose une synthèse des débats.



Image fait par Gwenael Manach (<http://gwenaelmanach.com/galerie.php>)

La violence : un symptôme du dysfonctionnement de la société

Lorsqu'on entend parler de violence, le réflexe est de penser aux coups et blessures, à la douleur provoquée par la violence physique. C'est ce que le politologue norvégien Johan Galtung appelle la violence directe, qu'il différencie de la violence structurelle. Celle-ci est une forme de violence provoquée par les structures d'une société : les institutions, l'État ou un système économique, qui empêchent les individus de se réaliser pleinement. Cette violence est beaucoup moins visible que la violence directe : elle se manifeste notamment au travers d'inégalités, en termes d'accès aux ressources, au pouvoir politique, à l'éducation, à la santé ou à la justice, ou encore de discriminations, comme la xénophobie, l'homophobie, le sexisme etc. Elle se traduit bien souvent par un sentiment d'injustice, de frustration et de colère pouvant déboucher sur des actes de violence physique. C'est pourquoi l'on dit aussi que la violence structurelle est une des causes sous-jacentes de la violence directe.



Ils s'investissent

CLASKE DIJKEMA

« Mon premier réflexe dans les situations difficiles c'est de vouloir comprendre. Après le drame d'Échirolles, de nombreuses discussions m'ont fait prendre conscience de la stigmatisation des quartiers, la concurrence entre jeunes qui y habitent, la solidarité, l'importance de se faire respecter par ses pairs, les difficultés de la vie, aussi du côté des présumés responsables. Mais peut-être la chose la plus importante que j'ai apprise est que notre intellect ne suffit pas pour comprendre chaque réalité. Nous avons aussi besoin de notre cœur pour apprendre la vérité. Ma participation aux collectifs a été une leçon de vie. »

Quartiers populaires – quartiers violents? Mon œil!

Choquée par la violence de la mort de Kevin et Sofiane, Claske Dijkema en a parlé à son entourage : chez elle dans un petit village du Grésivaudan, au travail à Grenoble et à l'université. Voici son récit.

« J' » ai été frappée par un mot qui revenait systématiquement dans les discussions pour décrire le drame. C'est « barbare ». Un mot qui indique « un autre », une personne aux marges de notre civilisation. Pour moi, ce mot sous-entend qu'il n'y a rien à comprendre, que la violence est dans la culture des « barbares », et c'est alors normal qu'ils soient violents. Cette idée m'a dérangée puisqu'elle veut dire que cette violence est étrangère, comme si la société française n'est pas capable de produire des violences. La question, « pourquoi pensez-vous que ça s'est passé? », a suscité des réponses étonnantes. « Qu'est-ce que tu veux, c'est la Villeneuve! » ou « c'est Échirolles! », **comme si ces quartiers avaient quelque chose d'acquis pouvant expliquer les événements.** Ces deux constats, que la violence barbare est étrangère mais toutefois expliquée parce qu'elle s'est produite dans les quartiers, m'ont fait questionner l'imaginaire collectif des quartiers qu'on appelle « difficiles » qui sont associés à l'immigration issue de la colonisation. Est-ce que mes interlocuteurs ne s'étaient pas emparés de ces vieilles idées reçues sur la « violence des Arabes » et de la « dangerosité d'une Afrique noire » quand ils me faisaient entendre que cette violence barbare n'était pas très étonnante puisqu'elle provenait des quartiers? »

« Je ne comprends pas, même nous, on ne comprend pas »

Des réponses sur la place des Géants?

Pour mieux comprendre, je me suis rapprochée des habitants de la place des Géants à Villeneuve. Si ces quartiers avaient réellement une prédisposition à la violence, comme le suggèrent quelques-uns de mes interlocuteurs, ses habitants devraient alors mieux comprendre ce qu'il s'y est passé. Pourtant, il ne semble pas que ce soit le cas. Même les habitants avec qui je discutais connaissaient pour la plupart des présumés responsables, ils ne comprenaient pas davantage comment un tel événement avait pu se produire. Une habitante de la Galerie d'Arlequin trouve même que les gens à Villeneuve sont « hyper pas violents ». « Ils supportent ce que personne n'accepterait à leur place. Ils ont le sentiment qu'ils habitent dans un quartier pourri mais qu'ils ne peuvent pas changer les choses ». Elle rajoute que la violence, au moins, permet d'exister.



L'injure est un cri

Sur la place des Géants, un homme d'une trentaine d'années me pointe un texte en graffiti « Nike la police » et explique que l'injure est un cri. C'est-à-dire qu'elle doit être comprise comme demande d'attention. Selon lui, le manque de reconnaissance incite à faire des bêtises. À ma question qu'est-ce qui l'empêche, lui, de tomber dans la violence, il répond : « J'ai des mots, une facilité à m'exprimer que les autres n'ont peut-être pas ». Dans le quartier, l'association Napalm 38 encourage les habitants à s'exprimer par la musique car « **créer, c'est une richesse** ».



Un repas citoyen pour comprendre les racines de la violence

Le 16 février 2013, une cinquantaine d'habitants et de professionnels de la Villeneuve se sont réunis à la Cordée lors d'un repas citoyen autour du thème « Réagir aux violences dans le quartier »

Trois plats, trois sujets de débat par petites tables de huit

- **L'entrée:** Ressentez-vous des violences dans le quartier? Lesquelles?
- **Le plat principal:** Pourquoi ces violences?
- **Le dessert:** Qu'est ce qu'on fait? Qu'est ce qu'on propose?

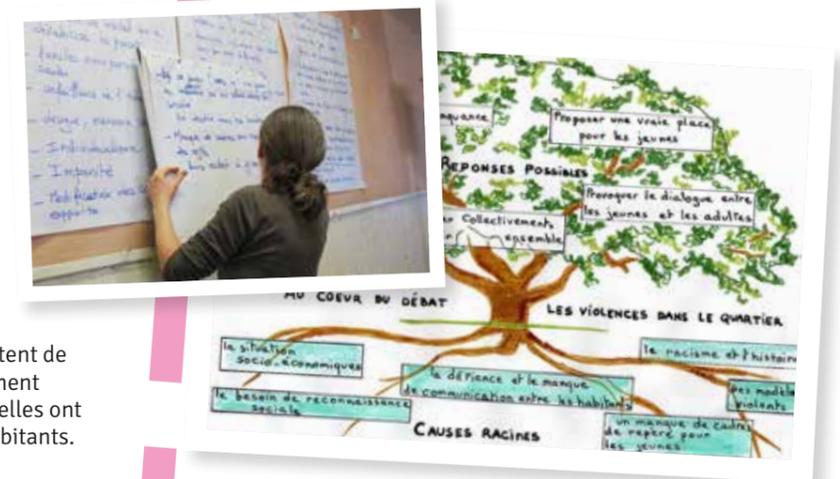
Des débats, il ressort que les violences se manifestent de façon visible (agressions) ou invisible (peur, sentiment d'injustice, chômage) et à des degrés divers, mais elles ont toutes une incidence sur la vie quotidienne des habitants.



Ressource

Napalm 38

Une association visant à améliorer le cadre de vie du quartier en mobilisant les habitants, et notamment les jeunes
Adresse : 2 allée de la Pelouse, 38100 Grenoble



Pourquoi ces violences?

Deux des 6 causes identifiées à la base des violences dans le quartier sont le besoin de reconnaissance sociale et la situation socio-économique.

Le besoin de reconnaissance sociale

Beaucoup de jeunes ont l'impression de ne pas avoir de place dans la société, en raison notamment du manque de perspectives d'emploi. Cela provoque des frustrations et les conduit à chercher de la reconnaissance dans d'autres sphères, notamment au sein des bandes (« caïds de territoire ») qui procurent une identité de groupe. Selon les codes de ces groupes, la violence, la provocation, la transgression sont valorisées.

Facteurs socio-économiques

Les premières causes exprimées par les habitants sont d'ordre économique et social. La pauvreté, l'absence de perspectives d'insertion économique, les problèmes d'emploi rencontrés par les jeunes, le désœuvrement expliquent en partie le recours au trafic. Le trafic de drogues apparaît comme un moyen pour obtenir de l'argent alors que **ce trafic crée par lui-même une situation de violence**. Le manque d'emploi touchant les parents depuis de nombreuses années a aussi dévalorisé l'image du père, du parent, ou plus généralement de l'adulte, mais aussi de l'école.

« Ce besoin de quête identitaire, de chercher à exister à tout prix, de se montrer, ça oblige à être dans l'excès »

« Les jeunes, c'est pas de la haine qu'ils ont. C'est de la peur, c'est de la frustration, c'est de l'argent qu'ils doivent des fois à des grands... »

Est-ce que travailler permet d'exister?

Le chômage

Comme nous l'avons entendu dans les pages précédentes, le chômage est une forme de souffrance que peut être vécu comme violence. L'absence d'emploi c'est la baisse voire la disparition du revenu, mais aussi la perte du sentiment d'utilité. Par mon travail je suis utile à la société je contribue à la richesse collective, au chômage je n'existe plus, je suis transparent et d'aucune utilité. Difficile posture entre « l'exploitation » et la « non-existence ».



La société du mépris

Concept développé par Axel Honneth, philosophe allemand, qui met au cœur de sa pensée la question de la « reconnaissance ». Ce qui nous intéresse ici c'est ce que Axel Honneth nomme « l'exclusion sociale ». Certaines personnes sont durablement et volontairement « exclues ». Elles sont ainsi privées de certains droits et de certains accès, à des biens matériels, à l'exercice de sa capacité constructive et critique de participation citoyenne au sein d'assemblées délibératives... La situation du chômeur de longue durée est emblématique de cet état de fait : **le chômeur se voit insidieusement ou explicitement refuser le droit et le devoir de contribuer à l'utilité commune, exclusion aussi sociale que morale.** Ces formes de mépris discrètes ou plus visibles, mais elles amènent la personne à s'interdire le droit de « dire son mot, son avis » à propos d'enjeux sociétaux. C'est une véritable entreprise de dévalorisation qui est à l'œuvre : les chômeurs dévalorisés aux yeux de leurs enfants, de par la destruction de leur statut social de travailleur, leur autorité morale et parentale est minée et ils risquent de perdre le statut de parent et l'estime de leurs enfants. « L'expérience de la privation de droits s'accompagne, de manière typique, d'une perte de respect de soi, de la capacité à se rapporter à soi-même comme à un partenaire d'interaction pourvu des mêmes droits que tous les autres ».

Ressource

La société du mépris

Poche, 28 août 2008, Axel Honneth.

Pour aller plus loin, retrouvez les textes intégraux sur les violences au travail sur le site [Web irenees.net](http://www.irenees.net).

Travail et chômage : les deux peuvent être des formes de violence

Travail libre?

Par contre, le travail lui-même peut également être une forme de violence. Pour certains économistes il faut faire une distinction entre le travail lié — qui serait lié à un contrat avec une entreprise pour produire des objets et faire tourner l'économie — et le travail libre, une activité librement consentie. Cette définition du travail lié par un contrat (le contrat de travail) s'oppose à celle de l'activité. En clair être jardinier salarié serait aliénant et être jardinier le dimanche serait libérateur.



L'enfance de la souffrance

Un rapport des pédiatres de la Villeneuve

Le 23 mars 2015 à la MDH des Baladins de la Villeneuve a eu lieu un atelier de réflexion avec les pédiatres de la Villeneuve pour essayer de comprendre la violence au sein de la jeunesse

Les enfants d'aujourd'hui sont les adultes de demain

Claire Pérot, pédiatre à la Villeneuve, nous relit les mots de Pierre Suesser, auteur de *Petite enfance : penser la prévention en grand*. « Nos responsabilités sont beaucoup plus grandes à l'égard des enfants que nous ne l'avons pensé pendant des siècles. 'À l'égard des enfants' veut dire à l'égard de l'avenir de l'humanité, de notre avenir commun. La lutte contre la barbarie, en chacun de nous, à l'intérieur de chaque groupe humain devrait être une préoccupation constante. Il faut encore être humanisé : par l'accueil, par les mots et par les gestes, par la BIENVEILLANCE. »

Dire non, ce n'est pas une violence

Selon Isabelle Morin, pédiatre, poser des limites et dire non aux enfants, ce n'est pas de la violence. Je suis parfois obligée de dire non aux enfants qui touchent à tout sur mon bureau, et cela surprend les parents. Lors de l'une de ces consultations, la mère reprend : « arrête sinon la dame elle te punit ! » — **Mais je ne le punis pas, je lui dis non, et ce n'est pas la même chose !** — « Pour moi il n'y a pas de différence » me répond la mère.

Les douces violences

Des gestes maladroits et déplacés, des jugements de valeur, des paroles blessantes, des a priori sont autant de moments brefs et fréquents qui mettent l'enfant en situation « d'insécurité affective ». Bien que l'adulte n'agisse pas dans l'intention de nuire à l'enfant, ce dernier est réceptif de tout acte irréfléchi, répétitif et négatif qui produit un sentiment « d'insécurité affective » : elles déstabilisent et perturbent l'enfant dans son développement psychique, dans sa construction identitaire. Les violences affectent sa confiance, envers l'adulte et envers l'autre. De plus ces attitudes peuvent freiner le développement de l'empathie. Un enfant qui est respecté en tant qu'individu à part entière respectera aussi son entourage et acceptera mieux les règles.



« On a suivi ces jeunes pendant des années, on a discuté avec les parents pour savoir qu'est-ce qui a bousculé, comment les gamins deviennent violents. Je sais qu'il y a le phénomène des bandes mais ce n'est pas évident de sauter le pas. »

« J'ai essayé de comprendre en quoi on a raté pour que cela soit arrivé? »

« Lorsqu'il y a eu ce drame j'ai été sidérée, épouvantée et en même temps je me suis dit « ça ne m'étonne pas. »

ET LA VIOLENCE DU REVEIL LE MATIN ON EN PARLE?



Pour aller plus loin

Retrouvez sur www.irenees.net l'article de Patrick Gacia, psychologue clinicien Grenoblois, « Humaniser la violence originelle : tout un chemin avec l'Autre ! ».

Les élèves intenable en classe pour leurs comportements agressifs expriment des colères et souffrances qui sont souvent mal repérées par les professionnels de santé. Le chercheur Daniel Favre nous invite à changer notre regard sur les enfants perturbateurs.

Les enfants perturbateurs, les méthodes qui marchent



Daniel Favre, professeur de sciences de l'éducation à l'université de Montpellier, recherche depuis 1994 les liens entre échec scolaire et violence à l'école. Ses études s'intéressent aux groupes d'adolescents à risque qui peuvent se laisser déborder par leur propre violence. Son équipe anime des ateliers de gestion des conflits et de prévention du passage à l'acte dans des collèges.

Quelles sont les caractéristiques des jeunes repérés violents par leurs enseignants?

- Une agressivité excessive :** si l'agressivité et la colère d'un élève sont très élevées cela veut dire qu'il se sent en insécurité.
- Des souffrances psychologiques :** derrière les comportements très agressifs se cachent des adolescents anxieux et dépressifs.
- Une coupure émotionnelle** qui provient d'une difficulté d'exprimer ses émotions qui impose l'inconfort et l'impuissance.

Est-ce que la violence des jeunes en lien avec l'échec scolaire constitue un phénomène réversible?

Grâce à des ateliers de communication auprès des élèves en question, les chercheurs ont voulu comprendre comment la prise en compte des émotions de ces élèves pourrait leur donner les moyens de s'autoréguler. Les ateliers ont donc eu comme objectif d'encourager les jeunes à **penser ce qu'ils sentent et à sentir ce qu'ils pensent**.

Conclusion? Toutes les variables observées ont diminué de moitié: l'agressivité, l'anxiété, la dépression, les troubles de l'attention, une augmentation des énoncés non dogmatiques.

Selon les analyses de la recherche et d'une étude de faisabilité, une méthode de prévention réelle de la violence et l'échec scolaire encourage une formation des enseignants des méthodes utilisés par les chercheurs.



Témoignage

Harcèlement scolaire: Comment les mots peuvent aider à s'en sortir

Noémya a été victime de harcèlement à l'école, une histoire qui ressemble à beaucoup d'autres. Elle a décidé de la raconter et de s'en sortir.

« Le harcèlement scolaire, c'était un mot grave. Mais plus les jours passaient, plus l'évidence était sous mes yeux. Je n'étais pas qu'une élève chahutée par quelques meneurs. Beaucoup d'autres les avaient imités et me traquaient en permanence. J'étais devenue une cible. »

De la rage dans mon cartable par Noémya Grohan, Hachette Témoignages (2014).



Source de violence: Les jeux vidéo

permettent-ils de canaliser nos pulsions violentes?

André Cabrera mène l'enquête pour "Marchons"

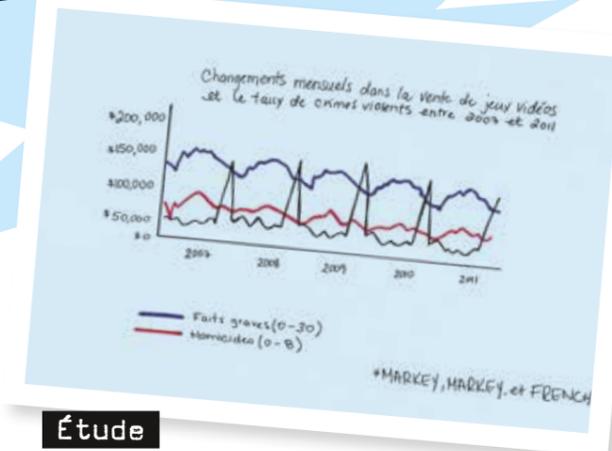
En actualité depuis quelques années, certains médias et personnalités politiques, font le lien entre meurtres et jeux vidéo. « *Accro aux jeux vidéo: il tue sa sœur.* », « *Drame familial en Savoie: le tireur fan de jeux vidéo* ». Existe-il réellement un lien entre jeux vidéo violents et comportement agressif?

Le chercheur Grenoblois, Laurent Begue, a constaté qu'il existe plusieurs facteurs qui influencent les conduites agressives. Parmi ces facteurs, il cite des faits biologiques (par exemple, le rythme cardiaque au repos), ou circonstanciels (chaleur, bruit, entassement). D'autres facteurs sont liés aux schémas de comportement appris par expérience directe ou par des mécanismes d'observation et d'imitation. Il pourrait donc y avoir un lien entre jeux vidéo et comportement agressif.

Selon Patrick Markey, chercheur spécialisé dans l'étude des jeux violents, de nombreuses explications sont possibles. Il cite par exemple des études démontrant que les personnes violentes ont tendance à apprécier les jeux vidéo violents. **Ce qui ne veut pas dire que tous les joueurs de jeux vidéo sont violents, mais simplement qu'un criminel aura plus tendance à jouer à un jeu violent pour se défouler.**

D'autre part, selon Vanessa Lalo, psychologue spécialiste des nouvelles technologies et des addictions, « l'élément défouloir et catharsis du jeu vidéo est très important pour les jeunes, et le jeu donne aussi un cadre dans lequel on peut se libérer et maîtriser un certain nombre d'éléments, comme l'agressivité, le lien social », estime-elle.

Il faut également rappeler que c'est toujours une pathologie ou fragilité psychiatrique qui est la cause d'un passage à l'acte, et non pas le jeu vidéo en lui-même.



Étude

En Amérique, lorsque la vente de jeux augmente, la criminalité baisse

Une étude de deux universités américaines, Villanova et Rutgers, a comparé sur plusieurs années les ventes de jeux vidéo violents et les statistiques de la criminalité, plus particulièrement celles sur les homicides. Cette étude, basée sur la vente des jeux entre 1978 et 2011, a permis de montrer clairement que lorsque les ventes de jeux vidéo violents augmentent, la criminalité baisse. Ils ont aussi comparé les ventes mensuelles des jeux vidéo violents et les statistiques de la criminalité, mois par mois, entre et 2011. Cette fois, les résultats sont encore plus probants.

* Source: Violent Video Games and Real-World Violence: Rhetoric Versus Data. Markey, Patrick M.; Markey, Charlotte N.; French, Juliana E. Psychology of Popular Media Culture, Aug 18, 2014.

“Je pense que la conclusion la plus importante de cette étude c'est que les jeux vidéo ne sont pas liés à l'augmentation du crime violent - même pas un petit peu.”

Professeur Markey

Guillaume Ginoux est joueur depuis 30 ans et médiateur numérique à la bibliothèque Pablo Neruda d'Échirolles. Il voit le passage à l'acte violent dans la suite du jeu vidéo comme un symptôme de l'isolement social, de l'échec scolaire et non pas un résultat des jeux violents. Ces paroles sont recueillies par Anne Baudot.

Un entretien avec Guillaume Ginoux

‘Les jeux vidéo ne sont pas la cause directe de violence’

Le jeu vidéo peut générer des émotions extrêmes.

Ce qui est important, c'est de voir dans quel contexte elles se produisent. Est-ce qu'un joueur est isolé ou bien entouré? Est-ce qu'il est calme ou énervé? Souffre-t-il de contrariétés et d'injustices?

En quoi l'environnement et la solitude sont importants?

Certaines études (Yann Leroux et Pascal Clouaire) ont montré que le passage à l'acte violent était bien plus le fait de jeunes qui sont isolés, qui ont des difficultés familiales, d'ordre social, d'ordre scolaire que le fait des jeux violents. En revanche, la violence gratuite dans des jeux comme *Call of duty*, etc., elle, favorise les situations de tension. Le jeu vidéo violent serait plutôt un symptôme et pourrait du coup aller jusqu'au passage à l'acte dans un environnement qui le favorise par ailleurs.



Est-ce qu'il y a des jeux vidéo, y compris violents, qui au contraire peuvent être des facteurs favorisant la coopération?

Oui, il existe des jeux vidéo complexes et violents qui peuvent désamorcer le passage à l'acte, ou en tout cas ne pas le favoriser. Il s'agit par exemple des jeux où on va réaliser un travail en équipe, les jeux de coopération, par exemple. Ce sont des jeux qui aident le jeune à se construire dans un environnement social. Par exemple, *World of Warcraft*, *Clash of the Worlds*, *Skyrim*, *Countertrack*... Sous la forme de parties en équipe, ces jeux contribuent en effet à canaliser la violence. Après ce type de parties, il y a un effet « frères d'armes », c'est-à-dire qu'on peut se raconter ses anciennes anecdotes ou faire bénéficier quelqu'un de ses avancées...

Pour aller plus loin

Retrouvez l'entretien intégral de Guillaume Ginoux sur nos sites Web irenees.net et noviolence.fr.

“Aujourd'hui, en France, il doit y avoir pas loin de 20 millions de joueurs et pour autant il n'y a pas beaucoup d'assassins parmi eux.”

Le secourisme : Travailler ensemble pour tous dire non à la violence!

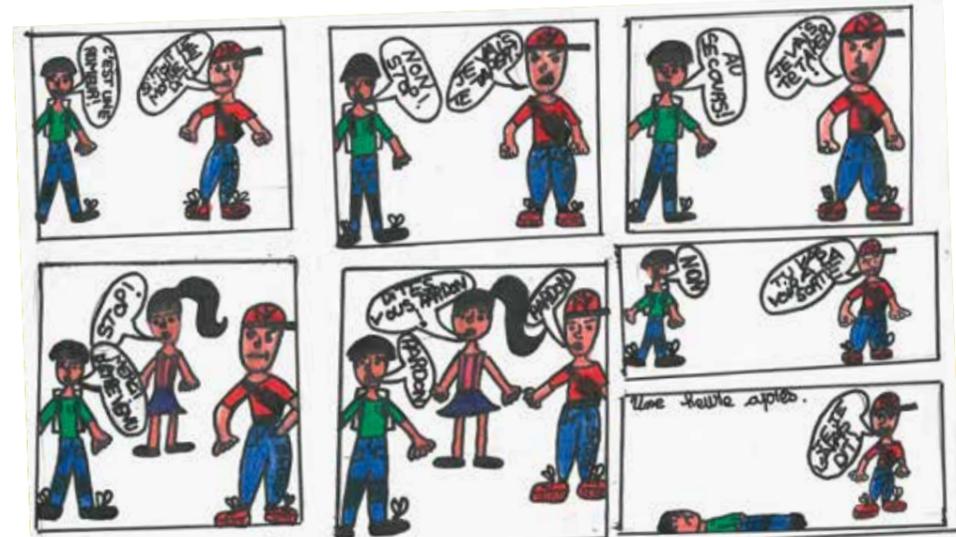
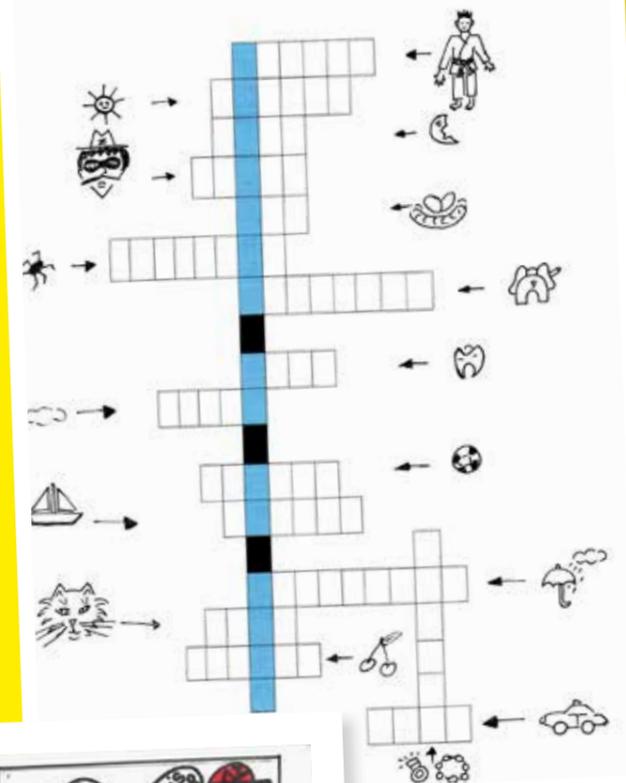
ENFANTS

La classe de CM1-CM2 de l'école Mixte de Malherbe a travaillé sur les gestes des premiers secours.

Lors de cette formation, ils ont constaté deux choses :

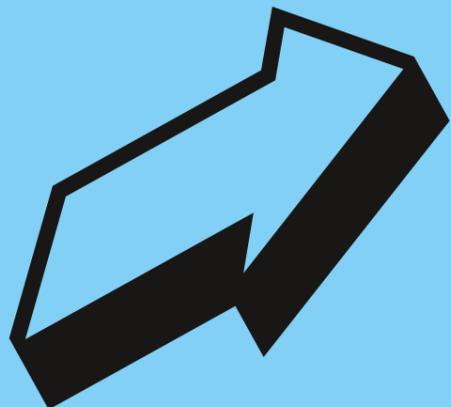
1. Il ne faut pas se mettre en danger, ni mettre en danger les autres lorsqu'on intervient sur une situation urgente.
2. Déclencher une alerte c'est déjà être secouriste. Ne sommes-nous pas tous secouristes? Alors il ne faut pas se mettre en danger. Surtout ne pas mettre les autres en danger.

Le 2 octobre c'est aussi l'anniversaire de GANDHI
Trouves le message secret qui se trouve dans les cases bleu afin de compléter cette phrase internationale de UNESCO



Cette histoire prouve que si tu es un être humain ça ne sert à rien d'être violent parce que la violence peut aller très loin!

03



AVANCER GRACE AU CONFLIT

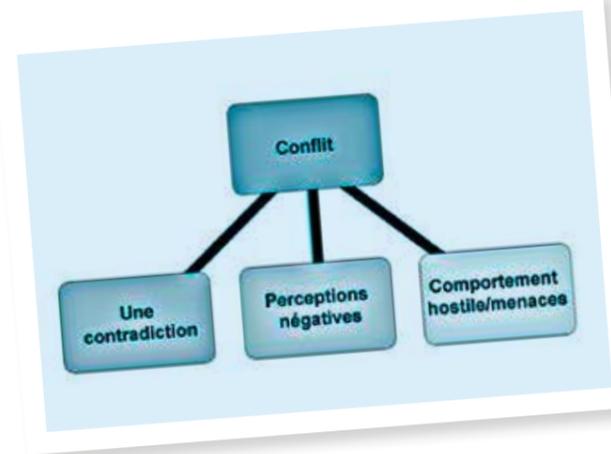
Pour construire la paix, il faut d'abord prendre en compte la diversité des opinions et de vécu. Le conflit peut évoluer de deux manières; soit avec de la violence, soit avec des compromis. Le conflit est donc constructif; si on le prend comme outil de transformation et d'analyse.

N'ayons pas peur du conflit

Un entretien avec Modus Operandi, une association Grenobloise qui prône l'approche constructive des conflits, nous apprend que le conflit est inévitable, mais que ceci est une bonne chose.

Qu'est-ce qu'un conflit pour vous ?

On parle de conflit quand au moins deux individus ou groupes poursuivent des objectifs incompatibles. Malgré leur diversité, les conflits partagent de nombreux points. Nous observons par exemple que dans tous les conflits, qu'il s'agisse d'une dispute dans le couple ou du conflit israélo-palestinien, on retrouve trois éléments: une contradiction entre ce que veulent des individus ou des groupes, des perceptions négatives de l'autre et une hostilité, une menace, un comportement coercitif.



Faut-il à tout prix éviter les conflits ?

Non, le conflit est normal et il est même utile. Le conflit est généralement perçu négativement, comme un phénomène qui produit seulement de la destruction, de la souffrance et des victimes. Le conflit est inévitable au quotidien, car les individus ont des objectifs, des intérêts et des valeurs différentes et incompatibles. Comme le conflit est normal et banal, **il est essentiel de reconnaître son existence**, de le faire valoir de manière à pouvoir agir. On peut même en tirer des avantages; il attire notre attention là où le changement est nécessaire. Un proverbe chinois dit que le contraire du conflit n'est pas la paix mais la stagnation.



Donner la place aux conflits en famille

Nous avons mené un atelier de réflexion sur la non-violence à la Villeneuve en février 2015, durant lequel a été évoquée la question du conflit au quotidien. Une mère de deux enfants raconte que, pour elle, souvent la violence vient de l'incompréhension des autres et qu'il faut à tout prix trouver des solutions pour continuer à se parler. Ainsi, elle trouve que « quand on dialogue avec des enfants, il faut leur permettre de tout dire. Par exemple, avec mes enfants j'ai mis en place un cahier d'écoute lors de réunions de famille. À ce moment-là, **les gamins ont le droit de tout nous dire**, comme, « maman, en ce moment je te trouve énervante ». C'est important que les enfants puissent dire qu'ils ne sont pas d'accord. »

Donner la place aux conflits dans le quartier

Un membre du collectif Marche Blanche a raconté l'histoire d'une dispute qui a eu lieu dans son quartier entre des jeunes qui se tenaient sur un banc le soir et les habitants de l'immeuble à côté. Ces derniers se sont plaints à l'association des habitants de quartier. Il raconte : « On a convoqué une confrontation des jeunes et des habitants pour en discuter. Les habitants ne se sont pas présentés mais les jeunes oui. À une deuxième tentative, c'est Kevin qui a mené le groupe. À un moment, il a dit « attendez les copains, les gens se plaignent, il faut qu'on fasse attention à eux, on va chercher un autre endroit ». **Cet aspect de médiation a été important.** Sur le quartier les gens ont tendance à être violents avec les jeunes lorsqu'ils font du bruit. Ils commencent tout de suite la confrontation avec eux sur un ton agressif avec des mots violents au lieu de privilégier le dialogue ».

Sortir de la violence par le conflit,

livre de Charles Rojzman

par Nathalie Cooren

Charles Rojzman intervient dans de nombreux pays autour des questions de violence et de démocratie. Il a développé une méthode de « thérapie sociale » qui consiste à aider les gens qui ont un problème collectif à résoudre, à se rencontrer et à travailler ensemble.

Pour lui, nous sommes dans un monde où le conflit est nécessaire, car nous vivons ensemble avec nos différences. Tous n'ont pas les mêmes pouvoirs, les mêmes normes, les mêmes valeurs... Le conflit est donc inévitable, incontournable et indispensable, mais la question qui se pose est de savoir comment être en conflit sans violence. La violence, dit-il, est, toujours, l'expression d'un besoin de **sortir de l'impuissance**, et/ou **la traduction d'un sentiment de persécution**. L'enjeu est de parvenir à sortir du cercle vicieux de la violence pour rentrer dans celui de la coopération. La coopération n'exclut pas les rapports de forces et elle ne fait pas disparaître les conflits, mais elle exclut la violence. Nous sommes dans la coopération à partir du moment où l'on cesse de diaboliser l'autre, et de le voir comme source unique de nos problèmes. « Martin Luther King et Gandhi savaient que le combat était nécessaire, mais ils combattaient des adversaires, non des monstres », c'est toute la différence entre le conflit et la violence. Il faut donc un certain degré de confiance pour pouvoir rentrer en conflit avec l'autre, et coopérer dans ce conflit. Communiquer, mettre des mots sur ce que l'on ressent, sur nos souffrances, nos frustrations, nos blessures, nos peurs, nos faiblesses. De ces échanges naît un sentiment d'humanité partagé. L'autre, n'est plus un monstre, il n'est plus entièrement mauvais, il est un être comme tous les autres, un adversaire avec lequel il est possible de se confronter et de sortir de l'impuissance.



Référence Web

La version intégrale est sur irenees.net

Ils s'investissent

MARTINE BORGEON-RIGOLIER

« Je fais partie d'une famille internationale; je me suis toujours sentie citoyenne du monde, peu important nos origines, nos convictions religieuses où on habite. Nos différences sont une grande richesse, il suffit de vouloir découvrir l'autre sans juger. Ces valeurs, je les retrouve au sein du collectif Marche blanche et Agir pour la paix où ces gens sont formidables dans leur investissement, comme m'a dit un jeune « la révolution française est partie de Grenoble, pourquoi pas la non-violence d'Échirolles ! ».



Mots croisés

FAIT PAR MARC GIL

1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
1										
0										
	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J

HORIZONTALEMENT

- Adeptes de la non-violence
- N'aspire pas à ce que tout rentre dans l'ordre - Équipe volante
- On appelle l'oiseau de la paix - Éclat de rire
- Submerger - Copine d'avant
- Est allongé - Passionné
- Flottent en fin de repas - Se font pour exagérer
- Évasion nocturne - Coup de pub
- Un étranger - Acte de naissance
- En fin de matinée ou en fin de soirée - Froncée
- S'est trouvé un jour au mauvais endroit - Su

VERTICALEMENT

- N'ont pas d'intentions belliqueuses
- Bourriquet - Signe de rajeunissement
- A fait ces débuts dans le groupe « les charts »
- Raille - Entre trois et quatre
- Des lettres à méditer - Mis bas
- La petite maison dans la toundra - Sa maman est l'auteur du livre « Le ventre arraché »
- Petite société - Manque de mépris - dans le désert
- Double pour un gamin de Paris - Mettais ensemble des tas de choses
- Ville de naissance d'un chanteur, compositeur, musicien célèbre
- Adonnée monter sur des planches - Roulé

Le progrès social grâce au conflit

Le progrès social, entendons par là, l'amélioration globale de nos conditions de vie, est souvent le résultat de luttes, de mouvements sociaux qui ont toujours été plus ou moins violents. Ce bien commun acquis s'est forgé à coup de luttes sociales, de grèves plus ou moins dures, parfois fortement réprimées, mais aussi par des actes d'empêchement (de se déplacer, de travailler etc.).

Une contribution
d'Alain Manac'h

Rien n'a été donné tout a été obtenu

Notre histoire sociale est marquée par une succession de violentes secousses : des grèves longues et fortes, des insurrections, mais aussi par des avancées suivies d'inévitables reculs. Trois pas en avant deux pas en arrière ! Et même si rien n'est jamais acquis il faut constater que ces conquêtes sont la plupart du temps le résultat de l'action de milliers de militants sous la bannière de la solidarité, mais aussi sous celle du rapport de force.

La société contemporaine
se pense en termes de conflits

Nous ne sommes plus au temps des grands conflits du XIX^e siècle, le syndicalisme en France est en perte de vitesse, mais la fameuse « lutte des classes » grille de lecture de Marx conserve toujours une certaine pertinence. Pour Marx, le conflit est le moteur du changement social. Et même si de nombreux analystes contestent et critiquent les analyses marxistes (sur l'intensification de la lutte des classes notamment), les conflits liés au travail n'ont pas pour autant disparu du paysage. Ils se sont décalés et déportés. Il y a d'abord le chômage qui semble être un régulateur de l'économie, qui semble être une solution plutôt qu'un problème et aussi les souffrances au travail qui ont pris de nouvelles formes. Ce n'est plus (ou moins) la pénibilité physique du travail mais l'apparition de nouvelles maladies liées au travail, au stress, au harcèlement.

Témoignage

La solidarité d'abord

Léo, habitant de la Villeneuve de Grenoble est un vieux militant. Il nous parle de la solidarité au travail.
« J'ai rencontré dans la coursive un jeune, diplômé d'un IUT de mécanique. Il me raconte qu'il est resté pourtant deux ans sans travail. Ce qui veut dire 600 heures où il est mal, se sentant incapable de trouver du travail. Enfin, il est embauché dans une grande entreprise dans laquelle les salariés ont refusé de faire des heures supplémentaires, ce qui est d'ailleurs une forme de solidarité en soi. Le premier matin, le contremaître le met devant une machine. Il est complètement perdu. Un ouvrier pas loin, vient l'aider pendant deux heures ! Le lendemain un autre gars de l'atelier vient l'aider pendant trois heures. Patatras ! Au milieu de ces trois heures le chef d'atelier arrive, s'en mêle et hurle. Le jeune dit : « Je tremblais, je n'avais qu'une idée, être embauché, je croyais que là tout était perdu ». L'ouvrier qui l'aide s'adresse alors au chef d'atelier : « Rentrez dans votre aquarium, la solidarité n'est pas votre affaire c'est la nôtre ! » Stupéfait le jeune homme me dit : « Mais ces deux gars qui m'ont aidé, je ne les connaissais pas ! Et ils m'ont aidé, et maintenant chez moi, je parle. Ils ne comprendront pas ».



L'entreprise au cœur de la violence

Dans une entreprise se retrouvent de nombreux conflits. Lors des actions syndicales les intérêts des uns et des autres s'opposent de manière tranchée et objective. Le rôle des syndicats est celui de la régulation de la violence. Les syndicats ont permis que la confrontation ne se transforme en batailles rangées. Ils cherchent souvent avec un véritable souci de la non-violence le soutien des populations, ou des travailleurs d'autres branches d'activité. Cherchant ainsi les solidarités entre personnes de la même condition ou conviction. Plus ce soutien est effectif, plus les chances de réussite des objectifs d'une grève sont grandes.



POISSY, FRANCE - 27 janvier 2012. Travailleurs qui manifestent lors de la visite du Maître de l'Industrie Philippe Besson à l'usine PSA Peugeot Citroën. - Photo libre de droit à usage éditorial uniquement. À inclure source : "Frederic Legendre - COMÉO / Shutterstock.com"

La violence 'économique'

On ne peut sous-estimer la culture du conflit social dans notre pays, la cause première de la violence sociale et du conflit social reste la violence économique. Chacun a pris conscience qu'il ne s'agit plus de périodes de restructurations que d'entrer dans une période de changement permanent où le développement des personnes n'est pas pris en compte. On a encouragé les salariés à se mobiliser, à épouser les valeurs de l'entreprise, et on s'en sépare pour d'autres profits.

Formes actuelles et nouvelles formes de conflit

Le désespoir pousse à des réactions extrêmes, même si dans son histoire et dans sa tradition le mouvement ouvrier a toujours voulu protéger les outils de travail. À l'automne 2001, chez l'entreprise Moulinex de Cormelles le Royal dans le Calvados, des salariés montent sur le toit avec des bouteilles de gaz et de l'acide sulfurique : « du fric ou boum ! » ... On n'espère plus même un emploi. Un bâtiment avait été incendié. Médiateurs, préfets, syndicalistes ont à faire face à des salariés à bout, retranchés, prêts à faire sauter l'usine. **Un conflit sociétal s'ajoute à un conflit classique.** On ressent en effet une montée de l'intolérance de la société. Certains expriment leur inquiétude devant ce qu'ils qualifieront de « loi du plus faible » : « l'État de droit est menacé », et vont jusqu'à assimiler ces actions à du terrorisme. La violence est-elle excusable dès lors qu'elle est défensive et émane du plus faible ?

Le rôle des syndicats : maîtriser la violence et traiter les conflits

Transformer la violence sociale en force de proposition

Les syndicats défendent les salariés, c'est leur fonction première, mais ce ne peut être la seule. Leur rôle pourrait être également de transformer la violence sociale en propositions. La colère est aveugle mais légitime. Lorsqu'une décision d'un employeur est contraire aux aspirations des travailleurs il faut un intermédiaire. Le syndicat pourrait trouver un compromis réaliste et acceptable.

La tâche des syndicats est de plus en plus compliquée

Le monde a changé et le progrès social aujourd'hui ne s'identifie plus vraiment par une augmentation du pouvoir d'achat objectif devenu souvent inaccessible... Les travailleurs se voient de plus en plus contraints d'accepter une révision à la baisse des avantages qu'ils avaient obtenus dans des temps meilleurs.

04

C'est par où « la paix » ?



AGIR POUR LA PAIX

Les mots ne suffisent pas pour aller au-delà de la violence, il faut aussi agir. Les pages qui suivent mettent en lumière quelques actions des collectifs.

Les Ateliers Agir Pour La Paix, un début à Échirolles

Les ateliers « Agir Pour la Paix » ont vu le jour en signe d'attachement aux valeurs portées par Kevin et Sofiane. Herrick Mouafo raconte la genèse du projet.

Une date. Le 28 septembre 2012.
Un lieu. Le parc Maurice Thorez à Échirolles. Deux jeunes. Leur courte existence était portée par une volonté de briser les barrières imaginaires pour que l'humanité enfouie en chacun de nous s'exprime.

Au lendemain de la marche blanche, une série d'échanges avec les amis des deux défunts va être engagée avec un membre de l'association Modus Operandi. Ces échanges ont été faits autour d'un outil : « Comment sortir du cycle de la violence ». Ce qui a permis l'expression légitime des colères des amis de Kevin et Sofiane le 17 juin 2014, devant un public d'élus, d'acteurs de terrain, de citoyens présents au Musée de Grenoble. Une colère légitime qu'ils ont exprimée avec leurs mots. Des mots que d'aucuns, à raison ou à tort, auraient pu qualifier de violents. À l'instar de cette interrogation : « Comment des êtres humains peuvent faire une chose pareille ? ».

Pour y parvenir, la démarche utilisée s'est appuyée sur la valorisation et la mutualisation des savoirs pour faire naître un projet où chacun se sent partie prenante. La pluralité des savoirs ou l'expression des potentialités a donc été privilégiée. L'idée étant de construire avec eux une action, un projet ou un mécanisme qui intègre les mots de tout le monde. Nous avons proposé de passer d'une logique victimaire à celle qui accepte de vivre avec ces événements tout en révélant à la société les valeurs que portaient ces jeunes. L'objectif visé ici est de ne pas laisser aux autres le soin de décider du choix de leurs vies, mais de reprendre le pouvoir sur sa propre vie **et travailler à devenir ce qu'on voudrait être et non ce que les autres voudraient qu'on soit.**

C'est alors que le 2 octobre 2014, les amis de Kevin et Sofiane, dans leur discours prennent l'engagement de mettre en place des ateliers pour agir pour la paix. Il a donc fallu surfer sur les valeurs, résumées dans ces deux mots : **le respect dans la différence.** Ils voulaient montrer qu'il est possible de construire un imaginaire commun qui échappe à toute forme d'enfermement ou de cloison. Dans la mise en œuvre, ce projet d'atelier a fait d'un ami proche des défunts, le référent. Ce dernier devait puiser dans son expérience et devenir un entremetteur auprès de ses amis pour construire un cadre où ils pouvaient se retrouver pour échanger autour des sujets d'actualités.

Voilà en quelques mots comment le projet d'ateliers « Comment faire République » a vu le jour.



Ils s'investissent

HERRICK MOUAFO

« Loin de tout rêve béat, je me suis engagé au sein de ce collectif pour ne pas être complice, par mon silence, mes peurs et mon inaction, face à cette violence qui sème tristesse, désolation et appétence de vengeance et victimisation dans nos espaces de vie. »



MARTINE FIRMONT

« Le 28 septembre 2012 dans mon quartier des Granges à Échirolles où je vis depuis plus de 30 ans, deux jeunes garçons ont trouvé la mort. Stupéfaction, incompréhension, désespoir, colère et puis le 2 octobre 2012 la marche blanche organisée par les familles, les amis de Kevin et Sofiane. Des regards bienveillants, de la solidarité, de la fraternité et surtout le courage et les messages d'espoir des familles. Impossible pour moi de rester là dans mon coin à ronchonner, accuser. j'ai décidé de prendre ma part et de participer à la belle aventure du collectif marche blanche. Aujourd'hui j'ai l'espoir que nos actions pourront contribuer à une réflexion sur la non-violence et aboutir à des actions concrètes. »

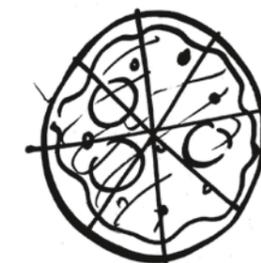


HOUSSEF AMARA

« Je ne peux ignorer l'assassinat de mes amis, Kevin et Sofiane. Le 2 octobre c'est la Marche Blanche pour Kevin et Sofiane. Je me suis engagé parce qu'il y avait Mohammed et Aurélie et donc je me suis dit qu'eux aussi ils éprouvent de la souffrance et ils s'engagent donc pourquoi pas moi aussi ? C'est au fil des réunions que j'ai saisi les actions de la non-violence, que j'ai compris à quoi servaient la Marche Blanche et le 2 octobre. On a construit le collectif Agir Pour la Paix pour créer la même chose que Marche Blanche mais en version jeunesse. »



LA PAIX ET L'AMOUR
C'EST COMME UNE PIZZA



C'EST MEILLEUR QUAND
ON PARTAGE...

Image réalisée par un élève du lycée Argouge.

De Grenoble à Brest :

Unir nos forces pour
dire non à la violence

Le 26 février 2015, Aurélie Monkam-Noubissi et Nabil Errabai, membres du collectif Marche Blanche d'Échirolles, ont voyagé à Brest pour échanger sur la violence et créer des liens de solidarité avec l'association Rico L'Amour. Celle-ci a été créée en janvier 2010 pour Éric Lamour, assassiné en sortant d'une boîte de nuit.

Suite à cet événement une véritable force s'est créée entre les deux associations. Un tournoi de foot est prévu en janvier 2016 à Brest, unissant des jeunes de Grenoble, Bordeaux et Brest au sport d'équipe et à des moments de réflexion constructifs.

Nous vivons tous des violences et des drames qui nous bousculent, mais ici nous avons la preuve que nous ne sommes pas seuls. Et que, si nous agissons ensemble, en construisant des liens de solidarité, d'amitié et de soutien, il est possible de s'unir en part et en entier contre la violence.

Refusons le rôle de victime

Une rencontre avec Paul Mbikayi,
ambassadeur de tolérance aux Pays-Bas

Une délégation du collectif 'Agir pour la Paix' a rencontré Paul Mbikayi, l'ambassadeur de la tolérance en Hollande et fonctionnaire d'État au Ministère des travaux publics et de l'environnement. Congolais d'origine, il voulait dire aux jeunes venus de France que « chacun détient la clé pour ouvrir des portes ».



« **LA** Hollande n'était pas mon pays, elle l'est devenu. Je peux dire avec fierté que je contribue à son bien-être depuis une vingtaine d'années. Ma recette est simple. Je sais et accepte que je ne puisse en aucun cas devenir comme les Hollandais de souche. J'ai mangé pour cela trop de crocodiles et bu trop de vin de palme alors que mes compatriotes, eux, buvaient le lait de vache et se saturaient de Gouda. **Ajouter son originalité à une communauté existante avec pour but contribuer à renforcer les valeurs fondamentales et universelles qui la régissent forme la base de ma contribution.** Cela est ma façon de refuser de jouer le vingtième violon dans la symphonie de Mozart. Et quand le refus de jouer le centième violon vous prend, lorsque vous décidez de ne jouer que le premier, vous vous entraînez à être le meilleur, et devenez conscient de vos possibilités. Vous vous placez alors du côté des gens qui font et écrivent l'histoire. Vous façonnez l'histoire et ce qui vous arrive ne vous arrive en réalité que parce que **vous vous êtes placé aux commandes de l'histoire, de votre histoire.**

Être victime dans une société libre, c'est d'abord se résigner à la conclusion que l'on n'a rien à apporter à la société. Mes hôtes m'ont alors offert un des plus beaux cadeaux de ma vie en partageant avec moi l'histoire de leur perte, les amis massacrés, le très long chemin du pardon et enfin le réapprentissage de la confiance en soi pour arriver en tout état de cause à séduire encore et convaincre.

Grenoble est venu et Grenoble nous a séduits. Avec une attitude simple de recherche. Avec des questions qui appellent au dialogue, des questions qui démontrent que la jeunesse ne s'est pas résignée à se conformer aux solutions anciennes, solutions des autres. »

« Les mots sont
pour séduire ;
Les actes,
pour convaincre ! »

Une pièce de théâtre contre la non-assistance : On agit, on s'exprime !

Un incident au collège Olympique a interpellé 17 jeunes de la MJC Prémol. Accompagné par Élisabeth Papazian, ils ont construit une pièce de théâtre sur la non-assistance à la personne en danger. Ils nous expliquent la démarche.



La troupe Prémol au travail avec Élisabeth Papazian

Pourquoi avez-vous décidé de travailler sur ce thème ?

« Un jour au collège Olympique, un élève s'est fait taper dessus très violemment tandis que d'autres collégiens à côté filmaient sans rien faire. On en a discuté avec Mme Papazian et c'est parti de là. On s'est intéressé à la non-assistance à Grenoble, comme la personne un peu handicapée sur Fontaine qui s'est fait maltraiter par d'autres jeunes. »

Depuis que vous avez travaillé sur ce thème, avez-vous vu de la différence ?

« Si on s'est mis à faire ce projet c'est qu'on n'est pas indifférent. Parce que si on est indifférent dans la vie on ne peut pas faire quelque chose comme ça. Après c'est vrai qu'on a l'impression de voir un peu plus de choses maintenant. On s'est dit quand même que c'est bizarre ce qui s'est passé au collège. Maintenant on sait d'où ça vient et que faire pour réagir ou ne pas réagir. »

Est-ce que vous arrivez à en parler à d'autres jeunes ?

« Oui bien sûr. Très souvent. Surtout pour ceux encore au collège ou au lycée. Quand on porte un projet comme ça, on essaye d'en parler le plus souvent possible. »



Merci à la troupe Prémol et à son chorégraphe : Élisabeth Papazian

Qu'est-ce que vous ressentez quand vous jouez ?

« On se met dans un personnage quand on rentre en scène, et ce n'est pas nous. Il faut se dire : « Il faut que j'interprète ce rôle ». Par exemple, pour la chorégraphie de la fille qui s'est fait agresser dans le métro, c'est quand même dur de se mettre dans le rôle de cette personne ou même dans le rôle de l'agresseur et des passants. Il faut vraiment se préparer et se dire que ce n'est pas moi, je ne suis pas comme ça mais il faut que je raconte cette histoire aux gens. »

Qu'est-ce que vous auriez envie de dire aux gens ?

« Si jamais tu as vu une personne par terre et tu ne l'as pas relevée ! Viens voir le spectacle on te fera la leçon. »

Si on sème dans nos vies

Un atelier d'écriture du 2 octobre 2014

À l'occasion du 2^e anniversaire de la Marche blanche et de la Journée internationale de la non-violence l'année dernière, Yves Béal, écrivain en résidence d'auteur sur la ville d'Échirolles a eu l'idée que, pendant 30 minutes, chacun écrit un bout d'humanité.

Le résultat? 6 000 participants à l'atelier d'écriture « Si on sème dans nos vies » (dont 3 500 pour la seule ville d'Échirolles. et près de 500 en provenance d'Haïti, du Brésil, d'Argentine, de Belgique, d'Allemagne, de Suisse). Voici un des poèmes.

Si on sème sur notre banc, la mort
nous avons été trahis dans des atroces souffrances
si on sème dans nos cœurs, la vie
nos amis nous glorifient
nos parents nous aiment tellement
c'est sur c'est pas tout mais c'est déjà beaucoup
on est là et on pense à toi

RÉIS



Deux Femmes, un combat

Aurélié Monkam Noubissi a perdu son fils, Kevin, à Échirolles le 12 septembre 2012 suite à une altercation violente entre des jeunes de différents quartiers.

Le fils de Latifa Ibn Ziatem, Imad Ibn Ziatem, un jeune soldat français, est tombé sous les balles de Mohamed Merah le 11 mars 2012 à Toulouse.

Les deux femmes portent à l'honneur de leur fils le combat contre la violence.



Il était une fois deux femmes
Elles ne se connaissent pas
L'une est musulmane
L'autre est protestante

Deux cœurs de mères
Nées sur la terre l'Afrique
Que la vie va réunir
Par une même violence

La première vit sa vie brisée
le 11 mars 2012 à Toulouse
Pour la deuxième à Echirolles
Le 12 septembre 2012

Toutes les deux ont donné
Une éducation pleine de valeurs
D'amour, de double culture
A leur enfant

Pourtant !
Un jour comme les autres
La folie meurtrière
A frappé leur cœur de mères

Malgré cette douleur instance
A travers leurs écritures
<<Mort pour la France>> et <<Le ventre arraché>>
Elles ont décidé de faire revivre leur enfant

Continuer à cheminer avec leurs souvenirs
Retourner cette douleur profonde
En une grande force intérieure
Afin que plus jamais ça

Un même besoin de mémoire
Pour Imad, pour Kévin
Il ne faut pas qu'ils soient partis pour rien
C'est pour cela que depuis un même combat les habi

Pour la jeunesse de France, du monde
Elles vont par leurs messages et leurs actes
Parler de tolérance, d'amour, de paix
Afin que la jeunesse ne perde pas espoir

Peu importe où on vit sur la planète
On est tous humains
N'ayons pas peur des autres
La différence est la richesse du monde

Martine BERGEON-RIGOLIER

Ressources

Le Ventre Arraché
livre d'Aurélié Monkam Noubissi, raconte toute sa douleur sans haine et tout son parcours de mère « désenfantée ». Elle nous parle de sa foi qui au feu des obstacles s'est renforcée et de son combat aujourd'hui. (Bayard 2014)



Mort Pour la France, le livre de Latifa Ibn Ziatem raconte son combat, pour son fils, pour la société, contre la violence. (Flammarion, 2013)



06

CONSTRUIRE ENSEMBLE

Suite à la violence des attentats en janvier 2015, une question urgente s'est imposée : « Comment faire république » au-delà de nos différences ? À partir de cette interrogation, le collectif Agir pour la Paix s'est lancé à la rencontre de jeunes Européens pour voir comment on « fait société » ailleurs. Ce roadtrip a été construit autour des thématiques de solidarité, de la laïcité, de la justice, des tabous et du regard de l'autre.

Partir pour s'inspirer d'ailleurs

Joachim Boukdir, membre de Agir Pour la Paix, raconte ses impressions du voyage à la rencontre de jeunes à Copenhague au Danemark, à Amsterdam et à La Haye aux Pays-Bas.

Le voyage : découverte d'une fraternité

Pendant ce voyage, la perception que j'avais de moi-même et de mon environnement a été totalement chamboulée. Ce qui m'a le plus marqué ce sont les rencontres. Malgré les frontières, la langue et une culture différente, je parlais avec ces jeunes comme si on avait grandi ensemble. Le simple fait de venir du même milieu nous a rapproché. Cette « Fraternité », tellement revendiquée par la France, n'est pas très répandue là d'où je viens. Les événements de septembre 2012 sont là pour nous le prouver malheureusement. Alors comment en est-on arrivé là, dans notre pays, à se marcher dessus, sur les escaliers de la réussite, au lieu de se rassembler ? Je fus surpris par la diversité qu'il pouvait exister dans ce groupe de jeunes à Ishøj proche de Copenhague, tous des nationalités différentes. Et pourtant, à notre arrivée, ils brandissaient leurs drapeaux danois, comme s'ils venaient de gagner la coupe du monde.



Ils s'investissent

JOACHIM BOUKDIR

Suite à l'indignation suscitée par la mort de deux de mes amis, nous avons voulu trouver des solutions avec le collectif Agir pour la Paix pour arriver, dans l'idéal, à instaurer un climat de paix et de tolérance là où on vit. Nos observations pendant le voyage ont contribué à la formulation des propositions concrètes pour un changement urgent de la politique à destination des quartiers populaires.



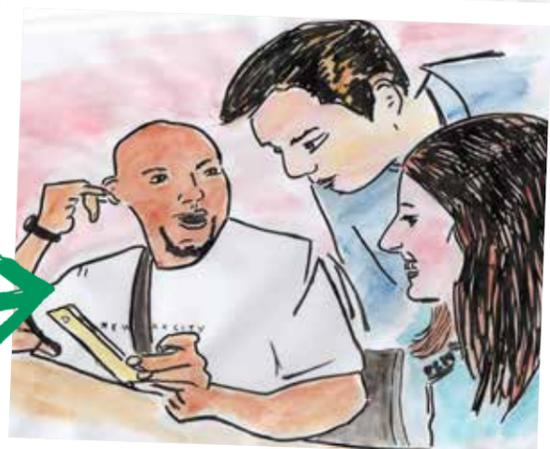
Ungdomsskole : le gouvernement danois mise sur la jeunesse

La première étape était le Danemark. Nous étions logés dans une Ungdomsskole « école de jeunesse », comparable avec une MJC en France. On y trouve une cuisine équipée, une salle de musique, une salle multimédia et tout ça en accès libre. C'est aussi le lieu où le Conseil de Jeunes de la ville de Ishøj se réunit. Je n'ai jamais vu un tel équipement en France. L'impression que j'ai eue est que le gouvernement danois croit en sa jeunesse.



Nørrebro : questionner notre société

Après la visite des lieux, nous entamons un débat sur le but de notre voyage ainsi que nos différentes actions pour changer la société en France. Je fus surpris par l'implication de mes camarades danois. Ils avaient préparé beaucoup de questions sur le fonctionnement de notre pays.



Nørrebro, le soi-disant quartier chaud de Copenhague

Le lendemain, nous avons visité un centre de ressources à Nørrebro. Selon nos interlocuteurs le quartier le plus « chaud » de Copenhague. D'où venait par ailleurs le responsable des attentats qui avaient eu lieu dans cette ville en janvier 2015. On y a rencontré des jeunes comme nous, venant des quartiers. Plusieurs des jeunes qui venaient au centre avaient été incarcérés. Dans le centre des ordinateurs sont mis à disposition, ainsi que des cours de boxe thaï, ils y faisaient même de la cuisine. Selon les dires de Mohammad, un Danois d'origine surinamaïenne, « les jeunes sont mis en valeur et se sentent valorisés par l'État ». J'ai fait le parallèle avec notre pays qui, à l'inverse totale, dénigre la jeunesse et la laisse à l'abandon.



À Amsterdam, l'industrie du trafic n'est pas très rentable

J'ai également évoqué avec un ami hollandais son avis sur l'unité qu'il peut exister à Amsterdam, pour pouvoir faire la comparaison. Selon lui, tout le monde vit en prospérité, lui-même passe ses journées entre son quartier et son travail et sait faire la part des choses entre le bien et le mal, comme tous ses compères d'après lui. Étant donné la dépénalisation du cannabis et le manque de profit à se faire de ce fait, l'industrie du trafic n'est pas très rentable. En plus, beaucoup de moyens sont mis à leur disposition pour leur éviter de prendre la tangente. J'ai eu l'impression qu'on donne de l'importance et valorise les jeunes, en instaurant divers moyens d'accompagnement pour que chacun puisse trouver sa place, peu importe son niveau intellectuel ou son rang social.

“On a récolté en une semaine les pièces du puzzle qui feront de nous des acteurs du changement. Il ne tient qu'à nous maintenant de les assembler afin de changer concrètement notre société pour que la violence ne soit plus banalisée comme c'est le cas actuellement”

Quelle justice, quelle police pour faire république ?

Pendant le voyage nous nous sommes aperçus que les relations entre la police, la justice et les jeunes sont spécifiques pour chaque pays.

La vidéosurveillance, un atout dans la prévention de la délinquance ou une provocation ?

Dans le quartier de Nørrebro à Copenhague, un système de vidéosurveillance a été mis en place lors d'un projet de rénovation. Un des interlocuteurs danois dit que la présence des caméras résultait d'un accord entre les habitants et le gouvernement visant à prévenir la délinquance. Ce qui a choqué Joachim, car dans son quartier à Grenoble, des caméras ont été détruites après trois jours, ce qui pose la question de la relation entre police et jeunes du quartier.

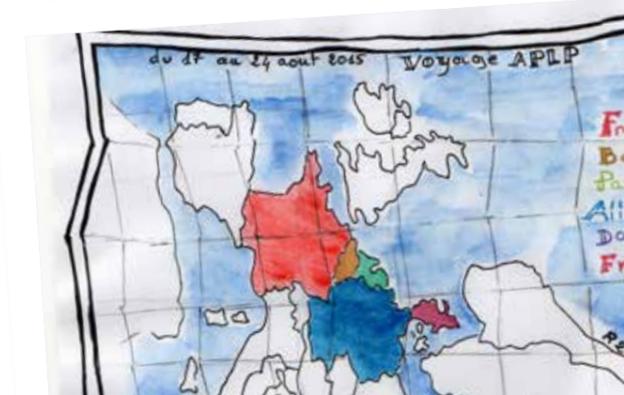


À Amsterdam les policiers prônent le dialogue. Une présence lourde de la police de proximité

À Amsterdam, une rencontre avec une policière travaillant dans un quartier populaire nous a permis de questionner leur approche. Ouverte et réceptive à nos questions, elle explique que ses collègues incitent le respect des habitants et des jeunes, notamment par une démarche pédagogique visant d'abord l'écoute des problèmes de chacun pour ensuite les résoudre. Le groupe constate la différence avec la police de Grenoble, où le dialogue est plutôt évité. Pourtant, nous avons pu voir plus tard que les relations ne sont pas aussi idylliques qu'elle nous avait fait croire. Un jeune raconte plus tard que les forces de l'ordre sont toujours après lui et ses amis. Selon lui, les troupes sont omniprésentes et le respect n'est pas toujours au rendez-vous.

Contrôles au faciès, une source de frustration

À Grenoble, les contrôles au faciès sont vécus comme une grave frustration ; suspicion invariable et condescendance des policiers. Joachim a encore la parole : « On te méprise, ça se voit dans le regard qui est provocateur. Ils te regardent de haut ». La provocation passe davantage par des gestes, le claquement des doigts, que par les mots, mais être appelé « bougnoul » est une expérience partagée. Il avait 14 ans quand il était interpellé pour la première fois. Un soir il attendait le tram avec un ami et une voiture de police s'arrête. Quatre policiers descendent. En claquant leurs doigts, ils donnent des ordres : « Toi ! tu te mets là ! Toi, tu te mets là ! ». Avec les mains et le visage plaqués contre l'arrêt de tram, les deux adolescents se font palper le corps. Au-delà de leur fonction sécuritaire, les contrôles policiers rappellent qu'il faut se soumettre, même si ce comportement est perçu comme injuste.



Rencontre avec un flic de proximité

À Grenoble la police de proximité avait une place importante. Sébastien Grillo a été commandant de police à la Villeneuve puis à Teisseire sur une mission préfectorale dans les années 80. Flic de proximité il témoigne d'une autre manière de faire face à la violence et à l'insécurité.

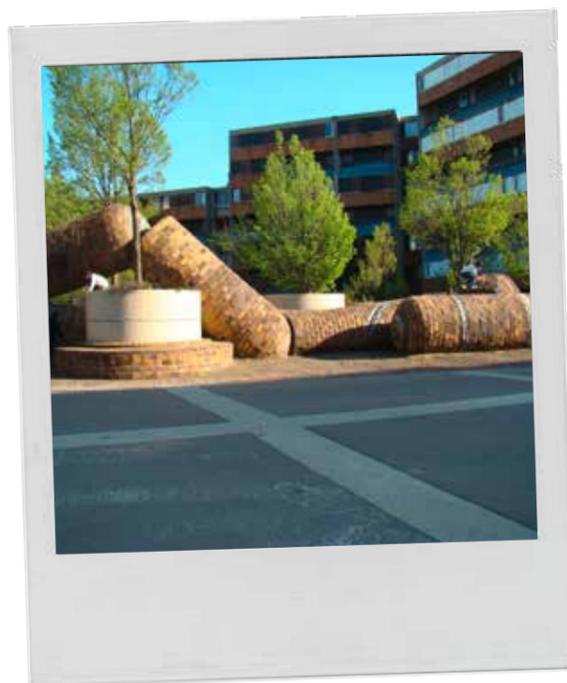


Vous avez été un pionnier de la police de proximité. Elle est aujourd'hui supprimée...

Je le regrette réellement. À cette époque la délinquance était liée à un trafic d'héroïne. Il fallait faire une autre forme de police parce que la délinquance était sur place dans les quartiers populaires. Les gens vivaient avec la délinquance ils étaient là et ils formaient un climat d'insécurité. Il a fallu inventer une police préventive qui travaillait au plus près des habitants pour gagner leur confiance et déstabiliser les bandes de trafiquants. On a travaillé sur ces bandes de jeunes et mon travail c'était de créer chez eux, l'insécurité qu'eux-mêmes avaient créée auprès des habitants...

Quelle comparaison entre l'insécurité des années 80 et celle de maintenant ?

C'était beaucoup plus violent dans les années 80, d'une violence extrême. Il y avait une bande de jeunes qui s'était intitulée les « Warriors ». Notre réponse a été tout autre que celle d'aujourd'hui. Nous avons mis en place des îlotiers et pendant que les îlotiers faisaient leur tournée nous allions investir d'autres lieux et on a commencé à s'incruster. Nous avons rencontré ces fameux « Warriors » dans une cage d'escalier en tenant un langage qu'ils n'avaient pas l'habitude d'entendre. Et cela les a déstabilisés. La police de proximité c'est presque un art...



C'est-à-dire...

Vous savez, dans ce rôle de contact entre police et jeune il ne faut pas partir avec un constat préétabli. Parce qu'on s'aperçoit qu'on a toujours tout faux. Il faut arriver avec un autre schéma, avec de l'imagination. Mais quand un enfant naît et grandit avec la présence d'un policier qui est là, mais un policier du genre « garde champêtre », « gardien de la paix », il prend l'habitude et il sait où est le bien et le mal. Aujourd'hui vous voyez passer des policiers avec des casques et des matraques... ils viennent et ils repartent. Il n'y a plus ce travail qui se faisait avec les jeunes. Les jeunes ne sont plus habitués au policier. Le policier devient alors une sorte de rival. Après c'est le phénomène de bande qui devient la Loi. Ce n'est plus de la police c'est un rival.

Justice réparatrice

Jean-Marc Mahy, à l'âge de vingt ans, a été condamné à perpétuité pour deux meurtres qu'il avait commis. Jean-Pierre Malmendier, aujourd'hui décédé, a perdu sa fille de 17 ans, abattue par deux ex-détenus en liberté conditionnelle. Opposés par un drame similaire, les deux amis prêchent côte à côte pour repenser totalement les systèmes judiciaires, afin de lutter contre la récidive.

Ils se sont rencontrés sur un plateau de télévision en 2006 et sont devenus amis. Cette rencontre improbable va permettre aux deux hommes de constater qu'étrangement leurs vies chamboulées par des drames distincts ont pourtant des destinées en partie parallèles. Des deux côtés, le drame entraîne un enfermement, réel et concret. Pour l'assassin mais aussi pour la victime qui s'enfonce dans le désespoir et la haine. Ils vont faire chacun un bout de chemin pour comprendre l'autre. Jean-Pierre Malmendier a découvert progressivement que les peines incompressibles, auxquelles il croyait auparavant, ne sont pas la solution passe-partout applicable dans tous les cas. Jean-Marc Mahy, de son côté, reconnaît que le meurtrier a une dette à payer, qu'il doit réparer ce qui est possible.

Jean-Marc et Jean-Pierre ont milité ensemble pour la mise en place d'une justice « réparatrice »

Jean-Pierre Malmendier prônait une justice sévère où le détenu purge une partie suffisante de sa peine. Mais il veut faire des victimes des acteurs de la justice. Aussi, il milite pour une action d'apaisement et un accompagnement de la parole des auteurs de crimes, chez qui, dit-il, « l'acte violent cause [aussi] un traumatisme ». Jean-Marc Mahy devenu éducateur et acteur de sa propre vie dans un spectacle « *Un homme debout* » milite pour améliorer les conditions de détention et de réinsertion pour que la sanction contribue à rendre l'homme meilleur. Aux adolescents qu'il rencontre dans de nombreux débats, il les invite à ne pas s'enliser dans la violence et dans la délinquance.

Justice réparatrice

Il est difficile de croire que la société peut se prémunir de la violence liée à la délinquance et à la criminalité en n'utilisant que la punition, la sanction et l'enfermement dans des conditions insupportables. Il faut promouvoir des structures et dispositifs pour mettre en parole et en échange les douleurs et traumatismes. C'est ce que tente de faire la justice réparatrice. Fondée sur des pratiques ancestrales en Afrique ou chez les Maori et sur une trentaine d'années d'expérience au Canada la justice réparatrice est une façon de combattre les comportements criminels en mettant en balance les besoins de la société, ceux des victimes et ceux des délinquants.

Ressources

À lire

Après le meurtre, revivre, Jean-Marc Mahy et Jean-Pierre Malmendier. Témoignages recueillis par Anne-Marie Pirard, Charleroi, Couleur Livres, 2012.

Manuel sur les programmes de justice réparatrice, Office des Nations Unies contre la drogue et le crime, Nations Unies, New York, 2008

Spectacle

Un homme debout

En sortant de prison à 36 l'âge ans, Jean-Marc Mahy a décidé de raconter son expérience en spectacle. *Un Homme debout* est une invitation à la réflexion sur notre État de droit, sur la prison comme première peine possible, sur la situation désastreuse de notre système carcéral. Avec, en arrière-plan, un questionnement autour des notions de liberté et de dignité humaine.



Nous remercions en premier lieu toutes les personnes qui d'une manière ou d'une autre ont participé à la réalisation de la Journée pour la non violence et particulièrement les 25 personnes du groupe de la coordination qui se sont réunies toutes les semaines depuis le mois de janvier.

Nous remercions :

- La région Rhône-Alpes, Grenoble Alpes métropole, La ville d'Échirolles et le département de l'Isère qui nous ont soutenus et aussi accompagnés de manière concrète et efficace.
- La ville de Grenoble pour son accompagnement particulier.
- Les communes de l'agglomération : Eybens, Pont de Claix, Domène, Muriannette, Gières, Saint-Martin-d'Hères, Poisat, Fontaine, Seyssins, Seyssinet et La Tronche pour leur soutien et leur participation.
- Le SMTC qui a mis un tramway à notre disposition pour faire circuler notre information.
- L'équipe pédagogique et les étudiants du département arts appliqués du lycée Argouges qui ont conçu dans l'urgence la décoration du tramway qui a circulé dans les rues de Grenoble.
- Le lycée Marie-Curie et son proviseur qui prolongent l'action engagée en 2014 par un travail autour d'une sculpture monumentale.
- Les commerçants de Grand'Place qui nous ont accueilli pour une journée spéciale d'information le 25 septembre.
- France Bleu Isère et New's FM médias de proximité qui ont accompagné l'événement.
- La MJC Desnos et la Maison des Habitants de la place des Géants pour leurs portes ouvertes et leurs encouragements.
- Les techniciens du Summum d'Alpexpo et de Music plus pour leur patience.
- Les directeurs et enseignants des établissements scolaires qui ont accueilli l'atelier d'écriture.

Nous remercions plus particulièrement l'équipe de professionnels, journalistes, maquettistes, photographes qui ont accompagné le comité de rédaction de cette revue. Ils ont su donner aux journalistes amateurs que nous étions le sens de l'écriture journalistique, ce travail trouvant une qualité que nous n'aurions pas pu atteindre. Ils ont aussi su respecter profondément la démarche et les écritures de chacun.



ÉRIC PIOLLE
Maire de Grenoble



CHRISTOPHE FERRARI
Président de Grenoble-Alpes Métropole

« À Grenoble plus qu'ailleurs nous savons que lorsque nous nous rassemblons, cela peut changer le cours des choses et rendre le monde meilleur. Il suffit de regarder l'histoire de la ville pour réaliser que, lorsque nous marchons ensemble, autour de valeurs fortes, alors rien ne résiste aux Grenobloises et aux Grenoblois. Cette Marche blanche est un pas de plus en direction d'un Grenoble de la dignité et du respect de chacun, contre les violences. »

« Quand le monde se transforme en place publique universelle, que des millions de personnes font preuve d'empathie et s'identifient à la douleur des autres via les réseaux sociaux, au risque d'une solidarité virtuelle, je salue le travail essentiel de nos acteurs de terrain qui œuvrent au quotidien contre la violence sous toutes ses formes. Nous sommes à vos côtés. Merci. »



Rhône-Alpes

